CLAUDIE
GALLAY

Détails d'Opalka



RÉCIT

un endroit où aller

ACTES SUD

« un endroit où aller »

DÉTAILS D'OPALKA

Évocation subjective et captivante de la vie, de l'œuvre et de l'engagement si singuliers du peintre Roman Opalka, le sculpteur du temps, qui éclaire de façon inattendue la création romanesque de Claudie Gallay, et établit une filiation secrète entre les deux œuvres.

Extrait du texte

J'ai longtemps cru que la peinture, c'étaient des pinceaux, un chevalet, des couleurs et un homme debout devant une toile. Opalka m'a appris que c'était bien plus, que c'était aussi une pensée, il m'a ouvert un espace plus vaste, m'a ancrée plus loin, là où regarder ne suffit pas, quand l'émotion picturale passe par la réflexion, quand le plaisir et le savoir sont mêlés.

C. G.

CLAUDIE GALLAY

Née en 1961, Claudie Gallay vit dans le Vaucluse. Elle a publié aux éditions du Rouergue L'office des vivants *(2000),* Mon amour, ma vie *(2002),* Les années cerises *(2004),* Seule Venise *(2004, prix Folies d'Encre et prix du Salon d'Ambronay),* Dans l'or du temps *(2006) et* Les déferlantes *(2008, grand prix des Lectrices de Elle). Aux éditions Actes Sud :* L'amour est une île *(2010) et* Une part de ciel *(2013).*

DU MÊME AUTEUR

L'OFFICE DES VIVANTS, Le Rouergue, 2001 ; Babel n° 944.
MON AMOUR MA VIE, Le Rouergue, 2002 ; Babel J, 2008 ; Babel n° 991.
SEULE VENISE, Le Rouergue, 2004 (prix Folies d'Encre et prix du Salon d'Ambronay) ; Babel n° 725.
LES ANNÉES CERISES, Le Rouergue, 2004 ; Babel n° 1053.
DANS L'OR DU TEMPS, Le Rouergue, 2006 ; Babel n° 874.
LES DÉFERLANTES, Le Rouergue, 2008 (grand prix des Lectrices de *Elle*) ; Babel n° 1085.
L'AMOUR EST UNE ÎLE, Actes Sud, 2010.
UNE PART DE CIEL, Actes Sud, 2013.

En couverture :
Opalka 1965/1-5607249, Détails-autoportraits n^os^ 2075998, 2081397, 4513817 et 4826550 (© ADAGP, Paris, 2014)

© ACTES SUD, 2014
ISBN 978-2-330-03368-2

CLAUDIE GALLAY

Détails d'Opalka

RÉCIT

un endroit où aller

ACTES SUD

Tant qu'il existera des fragments de beauté, on pourra encore comprendre quelque chose au monde.

Guido Ceronetti,
Un voyage en Italie.

Quand j'avais dix ans, je n'étais pas très brillante en arithmétique, pourtant pendant toute une année j'ai noirci des pages entières de cahier avec des nombres. Je commençais par le chiffre zéro et j'avançais d'une écriture lente et appliquée, en prenant grand soin de maintenir chaque nombre dans l'intervalle mince de l'interligne. Je me souviens du calme que me procurait cette presque répétition du geste et du plaisir que j'avais à remplir ces pages.

J'ai retrouvé plusieurs de ces cahiers aux feuilles ainsi écrites, des centaines de lignes, le papier était trop fin, d'une médiocre qualité, le stylo pointe Bic creusait, les chiffres s'imprimaient en relief, écriture braille, poursuivre au verso des pages ne donnait pas le résultat net que je recherchais, on aurait dit que les nombres étaient sculptés

davantage qu'ils n'étaient écrits. Insatisfaite, j'abandonnais alors la progression et les feuillets suivants restaient inutilisés. Poussée par la rituelle obsession, je reprenais la série quelque temps plus tard, à son zéro des origines, invariablement et sur la première page grisâtre des identiques mauvais cahiers.

Après un certain nombre de pages, et pour les mêmes raisons, la série s'arrêtait à nouveau.

Il m'arrive de penser que je suis entrée en écriture par cette porte dérobée. Que j'avais l'intuition déjà de ce chemin.

Il m'arrive aussi de penser que mon intérêt pour le travail si singulier de Roman Opalka a pris racine dans ces premiers balbutiements d'écriture.

Quand j'ai découvert son œuvre, des années plus tard, ce fut un choc, le souvenir des cahiers m'est revenu, cette chose que j'avais faite, lui l'avait faite aussi et il avait continué dans un entêtement démesuré qui m'a été d'emblée complice, familier. Opalka a consacré toute sa vie à raconter la fuite du temps, il en a creusé l'idée, l'a développée, ramifiée jusqu'à sa philosophique et complète perfection, pour en faire un programme, une œuvre d'art qui illustre

parfaitement l'idée qu'un artiste qui travaille au plus près de sa vie peut rejoindre un universel qui nous bouleverse tous.

1965, Roman Opalka vit en Pologne et commence à peindre la suite des nombres. Il écrit le 1. Il fait cela à la peinture blanche et sur un fond noir. Il a trente-quatre ans. Il ne s'agit pas pour lui de bien peindre ni de mal peindre, mais de capter le passage du temps. Le temps est son modèle et pour la vie entière, il n'en aura pas d'autre.

Ce 1 a fendu l'œuvre à venir. Il est le premier nombre écrit. Dans la vie d'Opalka, ce moment est identifiable, parfaitement situé, un geste qui peut être nommé comme étant fait tel jour à telle heure. Et vécu comme tel. Inoubliable.

En le traçant, Opalka a ouvert une page particulière de l'histoire de l'art. Pour faire cela, et parmi les différents blancs (blanc de zinc, blanc d'argent, blanc transparent), il a choisi le plus opaque, le plus puissant, le

seul capable de recouvrir le noir : le blanc de titane.

Inconvénient : en séchant, le titane devient parfois craquelant.

Second inconvénient : tout cela peut sembler ennuyeux et d'une extraordinaire banalité.

Trois ans plus tard, en 1968, le peintre ajoute une variante à son programme et décide qu'après chaque séance de travail, il prendra une photo de son visage, en noir et blanc, même cadrage, vêtu de la même chemise et d'apparence impassible.

La même année, il ajoute une autre variante et enregistre sa voix qui compte les nombres en même temps qu'il les peint. Une nouvelle étape est franchie. Pour cela il utilise la langue de l'enfance, le polonais.

En 1972, il arrive au million et il modifie une dernière fois la règle de départ, éclaircit le noir qui recouvre la surface de chaque toile avec 1 % de blanc. Ainsi, au fil de la progression, le fond s'éclaircira et ses toiles iront vers le blanc sur blanc. À la fin de sa vie, les nombres blancs seront fondus dans le fond devenu blanc de la toile et s'y

dissoudront, la dernière toile sera immaculée, plus personne ne pourra rien voir, rien lire, et lui, le peintre, sera arrivé là où il voulait.

La disparition dans la lumière, inévitable.

Il décide de nommer ses toiles des Détails ou des Tableaux comptés.

Des Détails qui sont pensés, chacun, l'un par rapport à l'autre et noués entre eux par un concept d'une grande rigueur.

Opalka exprime une émotion avec des nombres qui sont du temps. Le passage du temps est un constat commun qui nous concerne tous et que l'on peut tous comprendre, qu'on soit riche ou pauvre, d'un autre pays, d'une autre langue, grand connaisseur des arts ou non-initié.

Chez lui, pas de chefs-d'œuvre, pas d'époques, de périodes. Pas de suspens ni de surprise. Sur ses toiles ni personnages ni décor, nulle figuration, uniquement des chiffres.

Quand il parle de son travail, il ne dit pas qu'il peint mais qu'il sculpte le temps. Une traduction par les nombres de ce que le temps fait à son visage. Pas de paysage, mais l'émotion de vivre.

Chaque nombre supplémentaire modifie l'ensemble de l'œuvre. De la même manière, chaque jour qui passe change et érode son image. Des changements lents, infimes. Toute son œuvre s'appuie sur cette construction mentale, laisse trace du commun destin, vie, jeunesse, vieillesse, mort. De cette idée somme toute assez banale découlent les questions essentielles.

Il appelle cela son concept et va le décliner sans faillir sa vie durant.

Un jour, j'ai découvert le travail d'Opalka. Était-ce par un livre, dans un magazine, un reportage à la télévision ? Impossible de me souvenir où est l'origine de cette première fois.

J'ai le goût des belles lettres bien davantage que celui des chiffres, pourtant il y a dans sa démarche quelque chose d'immensément lucide qui me fascine, le témoignage qu'un artiste peut bâtir toute son œuvre sur une seule idée qu'il creuse obstinément.

Un artiste qui peint des nombres les uns à côté des autres… Et qui fait cela du noir au blanc. Et alors ? Quel intérêt ?

Après de nombreux échanges par e-mail, F., pourtant passionné d'art, me répond, dubitatif : Un concept ne suffit pas à faire une œuvre.

J'ai retrouvé des notes anciennes prises dans des carnets sans date, certaines écrites il y a plus de dix ans, et puis d'autres, au fil du temps, mais rien qui puisse m'indiquer où et quand, pour la première fois, j'ai entendu parler de Roman Opalka. Je sais qu'il m'a fallu attendre des années avant de me retrouver face à une de ses toiles, c'était au musée d'Art moderne de Saint-Étienne, une petite salle, une toile seule, un Détail déjà presque blanc et qui contenait la pensée du temps. Je suis restée devant de très longues minutes, incapable de m'en détacher, m'éloignant et revenant, ébranlée par la force et le mystère, par l'absurde et la poésie.

J'ai emporté cette rencontre avec moi, partout, jusque dans mes romans écrits.

Aujourd'hui, alors que j'ai tant appris sur lui, que je me sens si proche, presque complice, je sais combien cette première toile fut fondamentale.

4 septembre, 11 h 47, j'envoie un texto à mon éditrice : Je travaille sur un artiste très étonnant, il écrit les nombres, 125 pages environ, ce sera un texte court, un aller-retour intime entre mon univers et le sien.

11 h 52, réponse : J'ai hâte de lire ça.
Il me semble déceler de l'ironie.

1972, Opalka vit en Pologne avec Halszka, dans la maison de Mazurie. Halszka est sa première compagne, elle est sculpteur, artiste comme lui. “Elle transformait mon audace en une confiance critique absolue”, dira-t-il d’elle plus tard. “Elle était le miroir permanent du réel effet de mes tableaux*.”

Opalka écrit, un nombre et son suivant, à la suite de tous les autres, de son écriture lente et appliquée.

999988 999989 999990

Sept années déjà qu’il compte. La toile, comme toutes les précédentes, au format 196 x 135 cm. Pas de marge. Le fond noir

* *Opalka 1965/1-∞,* Flammarion 4, “La Hune”, 1992. Texte de Roman Opalka, apparat critique de Christian Schlatter. Ont été également empruntées à cet ouvrage les citations des pages 21, 40, 66, 118-119, 170.

est déjà recouvert sur une grande partie de sa surface par des nombres alignés, serrés.

Il s'avance vers le million, ce passage important est un endroit attendu.

999991 999992…

999996 999997…

L'exaltation grandit au fur et à mesure qu'il s'en approche.

999998

et puis le nombre suivant, composé des six chiffres 9 : 999999.

Il lève la main, effleure la toile de la pointe de son pinceau. Il est tendu, comme chaque fois qu'il aborde un passage essentiel.

Celui qui vient est le premier nombre composé de sept chiffres, il est le premier million qu'il va écrire. C'est là qu'il se rend. Vers quoi il tend. Et où il est arrivé. Ce passage d'un nombre long à prononcer, 999999, *dziewięćset dziewięćdziesiąt dziewięć tysięcy dziewięćset dziewięćdziesiąt dziewięć*, à un nombre à la sonorité courte, sèche, *jeden milion*.

Cela se passe dans l'atelier de Varsovie. Opalka reprend de la peinture, fixe l'endroit de la toile où va se poser le pinceau. Il garde sa pensée sur le nombre à écrire. Son cœur bat fort. La main ne doit pas

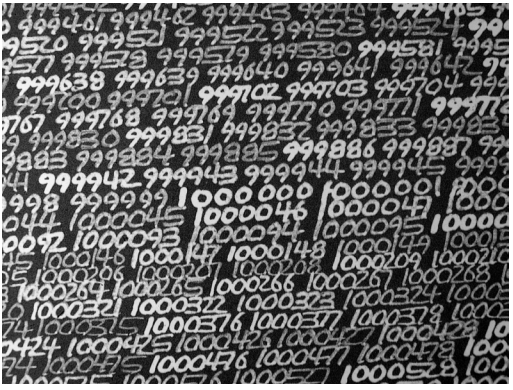
trembler. Il s'efforce de garder son calme, à l'intérieur, l'émotion est vive, la tension bouillonnante. Il a fallu sept années de peinture pour atteindre cela, un rendez-vous qu'il ne s'agit pas de rater.

Il reprend son souffle, apaise sa respiration et se lance, énonce le nombre en même temps qu'il l'écrit, *jeden*..., le pinceau fin étale un trait blanc, la barre nette du 1, la peinture un peu épaisse, suivent les zéros, un rond et puis un autre, six mouvements identiques, six fois de suite, ce même signe pendant le tracé desquels le peintre ne dit rien, les zéros sont des chiffres muets, ils ne se prononcent pas, se signalent par un silence que la bande-son enregistre, et après un temps qui semble infiniment long, *milion*. C'est la première fois que le peintre prononce ce mot pour son œuvre. *Jeden milion*. Ce nombre a une graphie complètement différente des nombres précédents. Visuellement, c'est un déséquilibre, phonétiquement aussi.

L'émotion ressentie est enregistrée sur la bande magnétique ainsi que le silence, la respiration particulière, nerveuse, l'air qu'il a fallu reprendre et expirer lentement sans faire aucun à-coup, le frottement du pinceau et la voix un peu traînante, *jeden milion*.

“L’émotion était si forte…”, dira Opalka en se remémorant ce jour. Malheureusement, un galeriste a perdu la bande sur laquelle le passage était enregistré.

Il confie avoir failli mourir à cet endroit.



Il a franchi le cap du million. Sur la toile, le nombre est enfin inscrit. L’énergie est perceptible dans le trait, la reprise de peinture visible, la main n’a pas frémi mais les chiffres sont écrits un peu plus gros.

Après l’exaltation, c’est le soulagement, la respiration se relâche, le peintre est épuisé mais il ne s’attarde pas, il y a d’autres nombres à atteindre, des sons différents à faire entendre, des phonèmes encore jamais employés. Il faut se calmer, ravaler les larmes